

LE MIRAGE ORIENTAL

Les historiens de la fin de l'Antiquité ont soutenu cette thèse que tous les philosophes anté-socratiques, Thalès, Héraclite, Pythagore, s'en sont allés chercher l'essence de leur doctrine aux rives du Nil, chez les prêtres chaldéens, chez les mages de Perses, chez les Juifs, que Platon passa de longues années en Egypte, où les hiéroglyphes lui révélèrent leurs secrets, que le néo-platonisme est né de l'influence des écoles orientales sur le platonisme, que la science grecque, depuis Thalès, n'a fait que démarquer les disciplines des Egyptiens et des Chaldéens. Les Pères de l'Eglise grecque ont renchéri sur ces thèses, en affirmant qu'il n'existe rien qui soit original dans l'Hellénisme, que les philosophes et des géomètres n'ont jamais fait qu'adapter à leurs besoins les disciplines de l'Egypte, de l'Asie antérieure, voire même de l'Inde. Il est heureux qu'ils n'aient eu aucune notion de la Chine, car ils auraient eu beau jeu de soutenir que les Sophistes sont les disciples de Confucius.

Cette légende remonte à Hérodote, qui veut que les Grecs, avec Empédocle, aient emprunté la métépsychose aux Egyptiens, dont les Pythagoriciens et les Orphiques ont copié les rites, que les mystères d'Isis, longtemps avant la guerre de Troie, furent importés dans la terre hellénique, où ils devinrent les Eleusiniens.

Aristote, dans sa *Métaphysique*, a résumé l'histoire des débuts de la philosophie grecque, sans faire la moindre allusion à ces légendes, sans parler du long séjour que Platon aurait fait en Egypte, et de ses emprunts à la science des hiéroglyphes, et ce ne fut pas par pitié pour la mémoire de son maître qu'il agit de la sorte, car il fut le disciple rebelle, qui ne lui pardonna jamais d'avoir créé la science avant lui, ce pourquoi Platon le nommait le cheval, parce que, disait-il, le cheval est le seul animal qui morde son père.

Aucun des auteurs qui ont raconté le roman des pérégrinations des savants grecs en Orient, ne s'est avisé de le continuer jusqu'à Aristote, et de prétendre qu'il était allé s'instruire à Thèbes et à Memphis, parce que tout le monde, dans l'Hellénisme, savait comment il avait passé sa vie, si bien que personne n'aurait eût éjouté foi à cette fantaisie.

La philosophie grecque, pour expliquer le monde, comme dans le domaine de la psychologie, a évolué sous une forme indépendante de toute influence. Au sixième siècle, avec Thalès, elle tenta une explication rationaliste des destinées du monde, en dehors de tout sentiment spiritualiste, et du concept religieux, sous une forme athéistique. Elle chercha l'élément primordial du monde et de l'âme successivement dans l'eau, ce qui était la formule religieuse des Aryens, dans l'air, dans le feu, puis, dans la combinaison des quatre éléments, puis à la théorie atomistique. Platon mit le sceau à cette doctrine en inventant la thèse des deux matières, de la matière matérielle, dont est formé le monde, de la matière immatérielle, qui entre dans la composition des dieux et des âmes, lesquelles sont immortelles, alors que les Egyptiens croyaient que l'âme des criminels est détruite dans les enfers.

Ce fut par une évolution autonome que l'Hellénisme arriva au concept de la métépsychose, que ne connaissait pas l'Egypte, malgré Hérodote, par l'intermédiaire de la doctrine d'Héraclite, qui enseignait que tout, dans le grand Tout, est en perpétuel devenir, que rien ne dure et que tout se transforme éternellement.

Platon a écrit que les Hellènes, au début de leur carrière, ont bien fait quelques emprunts aux civilisations orientales, mais qu'ils ont transformé ces éléments au point qu'ils ne sont plus reconnaissables ; le fait est certain : les Egyptiens et les Chaldéens considéraient la géométrie et l'arithmétique comme des ensembles de formules usuelles dont ils ne tiraient jamais la science de l'espace et du nombre ; leurs astronomes collectionnaient les observations dans un but astrologique, sans savoir mesurer leurs distances angulaires ce qu'inventa Anaximandre au VI^e siècle ; à l'époque de Thalès, les Egyptiens ne connaissaient même pas les propriétés des triangles semblables ; durant vingt-trois siècles, de 1820 avant J.-C. au VI^e siècle de notre ère, l'arithmétique des Egyptiens ne fit aucun progrès et ne profita d'aucune des découvertes que les Hellènes avaient faites depuis Pythagore ; elle ignore les formules de la multiplication, de la division et du calcul fractionnaire.

Ces faits s'expliquent facilement en ce qui concerne les mystères d'Eleusis ; au V^e siècle avant notre ère, certainement au IV^e, toutes les formules orientales, égyptiennes, phrygiennes étaient venues se fondre dans celles d'Eleusis sous une forme indéchiffrable ; les auteurs de la fin de l'Antiquité, qui cherchèrent à débrouiller ce système, ne purent déterminer la part qui revenait à chaque civilisation, et encore moins l'époque à laquelle des éléments étrangers étaient venus contaminer la for-

ENCORE
DU TALLEYRAND
INÉDIT

Feu Lord Rosebery était grand collectionneur de documents manuscrits relatifs à l'époque napoléonienne. Sa vente, à Londres, le 24 juillet dernier, donna lieu à des enchères retentissantes : la librairie Maggs de Londres n'hésita pas à payer près de quatre cent mille francs une série de huit lettres intimes de Bonaparte à Joséphine.

Le même jour passaient en vente assez sommairement décrites au catalogue, huit lettres de Talleyrand relatives à la politique étrangère de la France de 1804 à 1808. Le Lord Rosebery actuel les acheta pour environ cinq mille francs et les donna au British Museum. Ce sont des pièces historiques inédites d'un intérêt exceptionnel et dont il faut espérer que le texte sera bientôt publié : il s'agit en effet de huit rapports confidentiels de Talleyrand à Napoléon I^{er}, complétant la série célèbre conservée au Ministère des Affaires Etrangères. De ces huit rapports, un seul semble avoir été connu de Bertrand quand il publia ses *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon*. On voudrait bien connaître le texte complet des sept autres. En décembre 1805, l'Autriche suggérait à Talleyrand qu'un archiduc devint électeur de Hanovre : « La vérité, écrit Talleyrand à l'Empereur, est que l'électorat de Hanovre donné à un archiduc aurait l'avantage de détacher pour jamais l'Autriche de l'Angleterre et d'augmenter la rivalité qui subsiste entre l'Autriche et la Prusse : cela produirait aussi de la mésintelligence entre les cours de Pétersbourg et de Vienne ; ce qui mettrait l'Autriche dans l'obligation de vivre en bonne intelligence et de s'entendre avec la France. Mais il est possible que cette proposition ait été faite uniquement pour savoir si le Hanovre était donné ou promis à la Prusse. Je n'ai rien répondu qui ait pu éclaircir à leurs yeux cette question. » La décision de Napoléon ne se fit pas attendre : le 15 décembre, le Hanovre passa à la Prusse.

Cette même correspondance contient les plus curieux détails sur le séjour à Valencay, en 1808, du roi Ferdinand VII d'Espagne.

SEYMOUR DE RICCI.

CLAUDE FARRERE
ET GABRIELE D'ANNUNZIO

Il faut avoir franchi les portes du « Vittoriale », cette extraordinaire principauté où habite Gabriele d'Annunzio, sur les hauteurs de Gardone, pour comprendre toute la valeur du télégramme que Claude Farrère vient d'envoyer au grand seigneur des Lettres européennes du lac de Garde. Dans le jardin qui entoure le palais du Seigneur de Fiume se dressent des colonnes antiques aux chapiteaux ornés. Ce sont les images de toutes les victoires. Une de ces colonnes est plus belle et plus haute que les autres, c'est celle qui symbolise Vittorio Veneto, la grande victoire italienne. Un peu plus loin dans le parc s'avance dans l'infini la proue d'un navire dont l'intérieur est rempli de ciment armé pour retenir le navire symbolique sur la terre italienne. Pour Gabriele d'Annunzio, ce navire c'est l'image de la grande Italie dont le vaisseau doit parcourir tous les océans. Captif volontaire, la proue est rivée au sol latin.

C'est donc au bureau de poste de la principauté d'Annunzienne qu'est parvenue la dépêche de Claude Farrère envoyant au Soldat écrivain le salut fraternel des Ecrivains combattants français.

mule hellénique qui n'a rien à voir avec celles des cérémonies isiaques ; le travail fut encore compliqué par ce fait qu'il se forma, après la conquête macédonienne, un syncrétisme helléno-égyptien, que les historiens interprètent suivant les tendances de leur esprit, soit dans le sens de l'origine égyptienne de l'Hellénisme, soit dans celui de l'origine préhelléne de l'Egyptianisme, car il y eut des gens pour affirmer que la déesse égyptienne Isis n'est autre que l'achéenne Io, et que les mystères isiaques copient les Eleusiniens.

Les Pères de l'Egypte grecque, avant d'être chrétiens, étaient des Egyptiens et des Syriens, qui ne pouvaient pardonner aux Grecs et aux Romains, dont la science démarquait celle des Hellènes, mais il firent l'impossible, ils ne reculèrent pas devant des faux manifestes, pour démontrer que ces Hellènes, qui les avaient subjugués, leur avaient emprunté toute leur science et toute leur philosophie.

E. BLOCHET.

POUR
UN MUSÉE DU LIVRE
A PARISA L'OCCASION DE L'EXPOSITION
DE 1937

Il n'est guère de pays en Europe qui ne possède, dans l'une de ses villes, un musée consacré au Livre ou aux Arts graphiques. La salle George III du British Museum le Musée Plantin d'Anvers, pour ne citer que ces deux-là, évoquent par de rares spécimens, des presses ou des machines, les efforts et les glorieuses réussites de leurs imprimeurs. Il en existe aussi en Allemagne et c'est sur le *Buchmuseum* de Leipzig que nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs pour le proposer en exemple aux Français privés de toute espèce d'établissement de ce genre.

Tout le monde, actuellement, se plaint de la crise qui se fait partout sentir, et dont les effets touchent d'une façon particulièrement cruelle les artisans du livre. Mais, tandis que, chez nous, on se contente de gémir, ailleurs, on lutte.

Jetons donc un regard sur ce *Musée du Livre* de Leipzig, dirigé avec une si haute et si active compétence par le Dr H.-H. Bockwitz. Ce n'est pas assez que les pièces les plus belles et les plus rares offrent, pour l'instruction du visiteur un modèle de chaque livre à travers toutes les étapes franchies depuis l'origine jusqu'à nos jours : un organe luxueusement édité fait connaître au public le développement et, pour ainsi dire, la vie quotidienne du musée : cette revue documentaire et artistique est l'*Archiv für Buchgewerbe und Gebrauchsgraphik* (Archives de l'industrie du livre et de l'art graphique). On doit à cette revue des initiatives intéressantes et fort efficaces pour soutenir et encourager les divers arts du livre. C'est ainsi qu'en 1932, un concours a été organisé dans le but de couronner les cinquante plus beaux livres édités en Allemagne en 1931.

Les différentes catégories, réparties en sept classes, donneront un aperçu de l'étendue de ce concours : 1^o les œuvres littéraires ; 2^o les œuvres scientifiques et techniques ; 3^o les productions privées ; 4^o les livres illustrés par des artistes dessinateurs ; 5^o ceux ornés d'illustrations photographiques ; 6^o les livres pour enfants ; 7^o les productions publicitaires, catalogues, etc.

Telles sont les intéressantes et fructueuses initiatives que permet une organisation stable : cohésion dans l'effort, émulation, encouragement donné aux artistes et utile enseignement pour le public. C'est une activité sans cesse stimulée, la vie enfin donnée à l'industrie du Livre.

Quand donc Paris possédera-t-il, lui aussi, son Musée du Livre ? La France, pourtant, n'est-elle pas le pays du monde dont l'activité artistique fut, de tous temps, la plus continue et, par là même, d'une vitalité plus rayonnante ? N'y a-t-il pas encore aujourd'hui une Ecole de Paris qui groupe, mêlés aux nôtres, tant d'artistes venus de l'étranger ? Mais malgré l'éclat de notre gloire artistique, nos talents ne sont pas soutenus ni mis en valeur autant qu'il conviendrait. Si la peinture se manifeste en des expositions nombreuses, encore qu'assez mal coordonnées, presque rien n'a été tenté en faveur du livre, car les quelques beaux ouvrages exposés une fois l'an au Salon d'Automne, ne sauraient représenter le constant et méthodique effort de nos artisans de la typographie, de nos illustrateurs, de nos relieurs. Et cela est fort regrettable, non seulement pour l'honneur du Livre français, mais pour une plus claire compréhension de l'harmonieux développement de notre esprit, c'est-à-dire de notre âme artistique, artisanale et littéraire.

Il conviendrait donc qu'à l'occasion, peut-être, de l'Exposition de 1937, un Musée du Livre fût créé, où seraient exposés les plus beaux exemplaires ou les reproductions les plus significatives de nos manuscrits xylographes, incunables, livres et gravures de toutes sortes.

On objectera, sans doute, que la France possède à Paris et dans ses provinces de riches bibliothèques ; mais à cela nous répondrons qu'une bibliothèque n'est pas un musée et ne correspond pas aux mêmes besoins. La bibliothèque est un lieu de consultations, un organisme d'échanges où les livres circulent ; le musée est une sorte de temple didactique où sont conservées les pièces les plus représentatives d'un art. Les deux clientèles sont également différentes : le « lecteur » ne fréquente, en général, la bibliothèque que pour puiser à une source innombrable de renseignements et de documentation. Le chercheur de pièces rares, d'*unica*, comme l'on dit, est une exception et, lorsqu'il se présente, il doit subir une sorte d'examen avant d'être autorisé à recevoir le livre précieux solennellement extrait d'une *Réserve* inaccessible au vulgaire.

Pour le visiteur d'un musée, au con-

ISTROS

A Bucarest, un groupe d'élèves et d'amis du grand précurseur que fut Vasile Pârvan s'est donné pour mission de continuer l'œuvre du maître.

MM. V. Dumitrescu, R. Vulpe, Gr. Christescu, S. Lambrino, dont les travaux constituent déjà une importante contribution à l'archéologie préhistorique et classique du Bas-Danube, ont uni leurs efforts pour éditer une nouvelle revue roumaine, d'archéologie et d'histoire ancienne, Istros, dont la direction a été confiée à M. Scariat Lambrino, le distingué professeur à la Faculté des Lettres de Bucarest.

Le premier numéro, qui vient de paraître (1934), avec l'appui de l'Union des Fondations Royales, de la Faculté des Lettres et de la Banque de Roumanie, permet de bien augurer l'avenir de la nouvelle publication, par sa haute tenue littéraire et scientifique, comme par la qualité des collaborations qu'elle a su se ménager. Sur le terrain déjà si rempli des études anciennes, elle s'est fixée un domaine déterminé où elle sera particulièrement utile. Ainsi qu'il est indiqué dans l'avant-propos, « sans s'interdire d'aborder des questions générales, la revue concentrera son attention sur les problèmes concernant l'archéologie et l'histoire ancienne du Danube Inférieur, l'ancien Istros. En dehors des recherches personnelles elle se propose de signaler et de discuter au besoin, dans ses comptes rendus et dans son bulletin bibliographique, les publications qui touchent à ce domaine... Ce bulletin d'information devrait embrasser toute la vallée du Danube, tout le centre de l'Europe. Il est bien entendu que la Roumanie avec les découvertes et les publications récentes y figurera en entier. »

Ces comptes rendus et ce bulletin bibliographique, si souvent négligés, sont ici, en effet, et très heureusement, abondants, précis et critiques.

Ajoutons que la revue est entièrement rédigée en français, illustrée sans parcimonie et avec goût, excellemment présentée enfin. Elle fait le plus grand honneur à ses auteurs qui trouveront dans le succès unanime avec lequel elle doit être accueillie, la première récompense de leurs laborieux efforts et de leur dévouement.

David LE SUFFLEUR.

LES NOUVELLES LETTRES
DE NAPOLEON

La Bibliothèque Nationale, après avoir payé 1.225.000 fr. les lettres inédites de Napoléon à Marie-Louise, a réussi à céder pour un million à un syndicat américain le droit de les publier hors de France. Plusieurs éditions verront bientôt le jour et le texte des quelques lettres à déjà para dans le *Figaro* et l'*Illustration*. Des passages caractéristiques ont été lus par M. Seymour de Ricci dans l'intéressante conférence qu'il a faite au Lycéum-Club de la rue Rouget de l'Isle, le 9 janvier, devant un auditoire où figurait toute l'aristocratie française.

On a été particulièrement touché des phrases émues par lesquelles l'Empereur témoignait de son affectueuse sollicitude pour le petit Roi de Rome.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS
DE LETTRES

Dans sa dernière séance, le comité de la Société des Gens de lettres, réuni sous la présidence de M. Gaston Rageot, après avoir pris connaissance d'un projet de loi relatif au numérotage des exemplaires dans les tirages de librairie, confirme le principe de ce contrôle, que la Société a toujours défendu, notamment pour le vote de la loi sur le dépôt légal, mais affirme également l'urgence de faire voter la loi sur le contrat d'édition, dont un projet a été déposé par M. de Monzie et dont toute initiative fragmentaire, dans le genre de celle dont il est question ici, risquerait de compromettre l'indispensable ensemble.

traire, tout est facile : au Louvre, la *Jonconde* est visible pour tous.

Aussi bien, ce simple exemple montrera-t-il la nécessité d'une bibliothèque enseignante sous la forme d'un musée où s'inscrirait parallèlement la vie typographique de tous les pays, où il serait aisé de comparer les diverses conceptions du livre, dont la physionomie varie selon le temps et le lieu.

Si l'idée paraît opportune, nous demandons à nos lecteurs de nous encourager, par leurs approbations, leurs critiques et leurs suggestions personnelles, à rechercher les moyens de fonder une semblable institution. Nous ne manquerons pas alors d'y employer toutes les ressources de notre activité.

Les réponses reçues seront publiées ici même.

Pierre MORNAND.

N. B. - Signalons que notre confrère André Blum a publié dans la *Revue de l'Art ancien moderne* une intéressante étude sur *Le Livre illustré et sa place dans l'Exposition des arts décoratifs de 1937*.